



LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN TRADUCTEUR DE JACOB BOEHME

par Dominique CLAIREMBAULT

ON PRÉSENTE GÉNÉRALEMENT LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN, comme l'un des plus importants disciples de Martinès de Pasqually (circa 1710-1774), le fondateur de l'ordre des Élus coëns. Même s'il n'a jamais cessé d'exprimer son attachement à ce premier maître, Saint-Martin en eut un second en la personne de Jacob Boehme (1575-1624). Né à Görlitz, celui qu'on désigne parfois sous le nom de *Philosophus Teutonicus* fut l'un des plus grands représentants des courants mystiques et théosophiques allemands. Il est aussi considéré comme étant le premier philosophe allemand¹.

« C'est à M [artin] ez de P [asqually] que je dois mon entrée dans les vérités supérieures ; c'est à J [acob] B [oehme] que je dois les pas les plus importants que j'aie faits dans ces vérités². »

« Mon premier maître par son régime exposait ses disciples à des chances très importantes, car en ouvrant toutes les portes comme il faisait, il pouvait arriver que le vrai maître entrât à force du mouvement que nous nous donnions ; mais il se pouvait également que des voleurs, et d'abominables tyrans entrassent aussi, et alors où en étions-nous ! Oh combien la voie de mon chérissime Boehme est plus sage et plus profonde ; j'y arrive tard sans doute, mais, monstre que je suis, qu'ai-je fait même pour mériter seulement d'en entendre parler³ ? »

Ces quelques mots écrits par le théosophe d'Amboise dans son journal (*Mon portrait historique et philosophique*) soulignent l'importance qu'il accorde à Jacob Boehme. Bien qu'il ne le rencontre que par ses livres, puisqu'il est mort en 1624, ce second maître va bientôt prendre la place du premier.

Saint-Martin a en effet trouvé chez Jacob Boehme la confirmation de ses propres convictions, lui permettant ainsi de découvrir une alternative à la théurgie dont il se méfie, pour suivre la voie intérieure recommandée par Boehme. Cette voie est fondée sur une transformation plus profonde qui conduit à faire l'expérience de « la nouvelle naissance ». La doctrine du Philosophe teutonique est plus complexe que celle de Martinès de Pasqually, la question de l'engendrement du monde et de l'origine du mal sont abordés d'une manière plus subtile. Comme le souligne Nicole Jacques-Lefèvre en utilisant une métaphore chère à Saint-Martin, en passant de Martinès de Pasqually à Jacob Boehme, le

1. Tel était l'avis d'Hegel, qui possédait l'édition des œuvres complètes de Boehme.
2. *Mon portrait historique et philosophique (1789-1803)*, publié par Robert Amadou, Paris, Julliard, 1961, n° 418, p. 216. Voir aussi, *Œuvres posthumes*, t. I, Tours Letourmy, 1807, p. 58.
3. *Mon portrait*, op. cit., n° 508.

Philosophe inconnu fait fructifier le germe reçu chez son premier maître, il passe « du germe au fruit, ou du spirituel au divin⁴ ».

À partir de 1788, c'est-à-dire pendant les quinze dernières années de sa vie, l'étude des œuvres de Jacob Boehme va occuper une place majeure dans la vie du Philosophe inconnu. Âgé de près de cinquante ans, il n'hésite pas à apprendre l'allemand pour lire ses ouvrages qui n'ont pas encore été traduits en français⁵. Saint-Martin va d'ailleurs s'atteler lui-même à cette tâche, et entre 1793 et 1802, soit en moins de dix ans, traduira le tiers de l'œuvre de Jacob Boehme, ce qui représente un travail considérable. La tâche était d'autant plus difficile que son auteur utilise un vocabulaire complexe, inventant parfois des mots pour désigner des concepts spécifiques. Comme le dira Saint-Martin, dans la préface de sa traduction à

L'Aurore naissante, outre l'originalité et la complexité de sa doctrine, la difficulté est augmentée par le fait que Boehme écrit d'une manière désordonnée, sans se préoccuper du style, inventant parfois des mots. Dans l'ouvrage qu'il a consacré à la philosophie de Jacob Boehme, Émile Boutroux qualifiait son œuvre de « mélange confus de théologie abstruse, d'alchimie, de spéculations sur l'insaisissable et l'incompréhensible, de poésie fantastique et d'effusion mystique : c'est un chaos étincelant⁶. »

Ce n'est pas tant l'influence de la pensée du théosophe de Görlitz sur Saint-Martin que nous présenterons ici - même si nous en dirons quelques mots —, que les étapes qui l'on conduit à traduire et publier les œuvres de Jacob Boehme. La correspondance de Saint-Martin avec Louis-Nicolas Kirchberger entre mai 1792 et février 1799 nous servira de guide, car elle permet non seulement de comprendre ce cheminement, mais également de saisir le rôle fondamental que joue Kirchberger dans



1 - J. Boehme – Frontispice de *Theosophia revelata* (1715), gravure de Pier van Gunst.

4. Nicole Jacques-Lefèvre, *Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu (1743-1803)*, « De Martines de Pasqually à Jacob Boehme : du germe au fruit, ou du spirituel au divin », p. 23-29, Paris, Dervy, coll. « Bibliothèque de l'Hermétisme », 2003.

5. Nous verrons plus loin que deux des livres de Boehme avaient été traduits, mais Saint-Martin ne l'apprendra que dans quelques années.

6. Émile Boutroux, *Le philosophe allemand Jacob Boehme (1575-1624)*, Paris, F. Alcan, 1888, p. 5.

ce processus. Pour mieux comprendre le sujet qui nous intéresse, il est nécessaire de souligner que la découverte de la pensée de Boehme s'inscrit à un moment particulier de la vie du Philosophe inconnu. Elle apparaît comme étant l'aboutissement d'une quête dont nous rappellerons brièvement les étapes.

De Bordeaux à Strasbourg

Saint-Martin est entré dans l'ordre des Élus coëns en 1765, alors qu'il était en garnison avec le régiment Foix-infanterie à Bordeaux. Ayant gagné l'estime de Martinès de Pasqually, il quitte l'armée en février 1771 pour devenir son secrétaire. À peine un an plus tard, en mai 1772, le départ de Martinès de Pasqually pour Saint-Domingue met fin à cette fonction et il rentre à Amboise. Deux années plus tard, entre 1774 et 1776, les « Leçons de Lyon » qui rassemblent les élus coëns lyonnais, lui permettent de se rapprocher de Jean-Baptiste Willermoz. Au fil du temps, leurs relations se distendent, car Saint-Martin refuse de suivre son ami dans l'aventure de la Stricte observance templière. Il se range du côté de Jean-Jacques Duroy d'Hauterive et de l'abbé Fournié, qui considèrent que c'est trahir l'ordre des Élus coëns que de rejoindre une franc-maçonnerie que Martinès de Pasqually qualifiait « d'apocryphe ».

L'émergence du mesmérisme, qui se développe en France à partir de 1778, favorisera leurs retrouvailles. Saint-Martin autant que Willermoz se passionnent plus spécialement pour le somnambulisme magnétique, mis en évidence par le marquis de Puységur en mai 1784. Cette découverte avait ouvert la voie à des pratiques teintées de mysticisme. À Lyon, elle favorisa les manifestations de l'Agent inconnu dont les messages allaient mobiliser toutes les énergies de Willermoz et des frères de la loge de *La bienfaisance*. Appelé à participer aux travaux de l'Agent inconnu, Saint-Martin quitte Amboise et revient à Lyon le 4 juillet 1785. Pour se conformer aux exigences de cette nouvelle voie, il accepte finalement d'entrer dans le Régime écossais rectifié. Deux ans plus tard, en 1787, déçu par les révélations de l'Agent inconnu, Saint-Martin quittait Lyon.

Quelques voyages en Italie puis en Angleterre vont lui permettre de prendre du recul sur ces événements. En janvier 1787, quelques jours après son arrivée à Londres, Saint-Martin retrouve Duroy d'Hauterive qui s'est installé en Angleterre en octobre 1783. Depuis Londres, Duroy d'Hauterive tente péniblement de faire survivre l'ordre des Élus coëns dont les dernières braises rougeoient encore à Toulouse. L'entrevue entre Saint-Martin et Duroy d'Hauterive est tendue, car ce dernier lui reproche de se disperser et d'avoir rejoint ceux qu'il appelle « les directoriens », c'est-à-dire les membres du Régime écossais rectifié. Saint-Martin semble en effet hésiter sur le chemin qu'il doit suivre. C'est à Strasbourg, où il va rejoindre Bernard-Frédéric de Turckheim et Rodolphe Saltzmann, qu'il va trouver quelques mois plus tard une nouvelle voie. « La ville de Strasbourg, écrit Saint-Martin, est la seconde après Bordeaux à qui j'ai des obligations inappréciables, parce que c'est là où j'ai fait connaissance avec des vérités précieuses dont Bordeaux m'avait déjà procuré les germes⁷. »

Charlotte Louise-Wilhelmine de Boecklin

Ces vérités précieuses, écrit Saint-Martin, « c'est par l'organe de mon intime amie qu'elles me sont parvenues puisqu'elle m'a fait connaître mon cher Boehme⁸ ». L'amie en question, c'est Charlotte Louise-Wilhelmine de Boecklin (1743-1820), une femme qu'il a rencontrée chez Rodolphe Saltzmann. Fille de Jean-Philippe-Guillaume Röder de Diersburg, elle avait épousé le

7. *Ibid.* n° 118. Contrairement à ce qu'écrit Jacques Matter, Saint-Martin n'a pas rencontré William Law, l'un des plus importants disciples anglais de Jacob Boehme lors de son séjour à Londres. Rappelons que William Law est mort en 1761 (*Saint-Martin, le Philosophe inconnu*, p. 132).

8. *Mon portrait, op. cit.*, n° 118.